

photographie Jeudi 24 mars 2011

Des fantômes valaisans exposés à Sion

Par Caroline Stevan

En résidence à la Ferme-Asile, le Français Nicolas Dhervillers a mêlé les clichés des archives locales à ses images contemporaines. Un travail fascinant

Un cliché de Sartre attablé à la terrasse d'un bistrot ouvert la semaine dernière dans le quartier Saint-Germain. Ou un autre de Nicolas Bouvier passant une frontière européenne à l'ère de Schengen. Planter des personnages du passé dans des décors contemporains, c'est le dernier projet du photographe français Nicolas Dhervillers. La série «My sentimental archives», fruit d'une résidence à la Ferme-Asile de Sion, se cantonne néanmoins aux protagonistes et aux paysages valaisans. Ce fascinant travail est actuellement exposé dans l'ancienne grange de la ferme de l'hôpital devenue lieu culturel, un écrin.

La salle est immense, vide, obscure. Elle laisse le champ libre à la contemplation, à l'interprétation. Treize images occupent les murs, en grand format, imprimées sur du papier, de l'aluminium ou des bâches. Toutes ont été construites selon le même procédé. Nicolas Dhervillers a sélectionné des figurines anciennes dans les archives de Sion et Martigny, il les a photographiées, a nettoyé leur peau avant de les coloriser. «Après cette étape, les personnages apparaissent tout plats, il faut donc les regonfler, refaire les plis des vêtements, les rides du visage... C'est une tâche de réanimation et de couture», raconte le trentenaire. Les humains sont ensuite collés dans les décors saisis par l'artiste aux alentours de Sion. Intervient enfin l'incrustation de la lumière et celle des ombres.

Le résultat est impressionnant, tant les compositions – parfaites – semblent cohérentes, uniformes. Les couleurs des petits individus se marient parfaitement avec celles des paysages. Nicolas Dhervillers a pris ses images en journée mais les a ensuite modifiées de manière à ce que chaque histoire ait l'air de se dérouler la nuit. «Il peint ses photos», s'enthousiasme Isabelle Pannatier, directrice de la Ferme-Asile.

Les mises en scène n'ont rien d'extraordinaire – un couple devant sa maison, des enfants sur une aire de jeux, une femme marchant au bord d'une route... – mais l'ambiance qu'elles dégagent relève de l'étrange et du surnaturel. Les couleurs sont foncées et l'ambiance romantique, à l'exception d'une ou deux touches vives par tableau. Les sources de lumière sont toujours extérieures, les lampadaires éteints. La peinture flamande n'est pas loin, mais David Lynch non plus. Surtout, des gens en tenue d'époque évoluent dans des décors aux détails contemporains. Rares sont les images parfaitement neutres à cet égard. Sur la plupart, un élément au moins vient trahir le siècle: barrière d'autoroute, fil électrique, pictogramme de roller, voiture ou enseigne d'entreprise. Les personnages ont parfois le regard trouble, toujours l'air décalé. Il en résulte un certain malaise. Le public est dérangé dans son observation, ne sait plus très bien ce qui est «vrai» ou «faux».

Tout cela appelle à des histoires. Une femme semblant à la fois effrayée et résignée tourne le dos à un homme esquissant un sourire malin – son mari? Ils se trouvent dans une carrière déserte; le pire paraît à portée de main. Des enfants en costumes s'amusent dans un parc moderne. Peut-être des petits

Amish en villégiature? Les protagonistes émergent du XIXe siècle. A l'exception d'un groupe de femmes en noir, serrées les unes contre les autres: les fameuses veuves du Mattmark. Le cliché originel a été pris par le photographe valaisan Oswald Ruppen en 1965, juste après l'enterrement des ouvriers morts dans l'éboulement du glacier de l'Allalin sur le chantier du barrage. «Nicolas Dhervillers s'est laissé abuser par les vêtements traditionnels de deuil encore en usage dans le Haut-Valais au milieu des années 1960, pensant que le tirage datait aussi du XIXe, souligne Isabelle Pannatier. Il a choisi cette image sans savoir tout ce qu'elle avait de symbolique pour les gens du coin. Ce qui est incroyable, c'est qu'il ait placé ces femmes à côté d'une carrière évoquant justement un effondrement.»

Le Parisien est un habitué des montages, il ne fait même que ça. Son précédent projet, «Tourists», a consisté à installer des voyageurs attrapés sur Internet dans des paysages nocturnes déjà un peu inquiétants. Un autre résultat du collage des visiteurs du Centre Pompidou dans les espaces encore en chantier du futur Centre Pompidou-Metz.

«J'ai fait du théâtre et ce que j'aimais, c'était la mise en scène, confie l'artiste. La liberté de la photographie est justement celle de la narration. C'est à l'image de la vie, on joue beaucoup de rôles. La première chose que j'ai par ailleurs apprise en photo, c'est que l'objectivité n'existe pas. Chaque cliché est un trucage, ce qui ne signifie pas qu'il ne raconte pas une vérité. Je pousse cette logique à l'extrême.»

Nicolas Dhervillers – Behind
the future, jusqu'au 24 avril
à la Ferme-Asile de Sion.
Rens. www.ferme-asile.ch

LE TEMPS © 2014 Le Temps SA